

## LA FONCTION DE PORTE-PAROLE À LA MAISON JACQUES-FERRON

[Anne-Gaëlle Balavoine](#), [Josette Garon](#)

in Yves Lecomte *et al.*, *Actualité des communautés thérapeutiques*

Érès | « Empan »

2013 | pages 79 à 94

ISBN 9782749238630

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/actualite-des-communautes-therapeutiques---page-79.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# La fonction de porte-parole à la Maison Jacques-Ferron

Anne-Gaëlle Balavoine  
Josette Garon

Fondée en 1990, la Maison Jacques-Ferron, dirigée actuellement par madame Nancy Gagnon, est une ressource alternative, un organisme communautaire autonome engagé dans la subjectivation, l'autonomisation et la réinscription dans le social de personnes qui vivent d'importantes difficultés en santé mentale, souvent aux prises avec la psychose. Neuf personnes peuvent y être hébergées pour une période de deux à trois ans et ont par la suite la possibilité de poursuivre leur cheminement en post-hébergement. Certaines reçoivent donc nos services tout en résidant dans la communauté. Notre offre, arrimée à l'approche psychanalytique, comprend l'hébergement, la vie communautaire, la milieu-thérapie, le suivi psychosocial, l'accompagnement dans la communauté et la psychothérapie individuelle, auxquels s'ajoutent diverses activités (atelier d'art, pratique de la musique, sorties diverses...). Nous travaillons également en étroite collaboration avec les différents partenaires médicaux et

---

*Anne-Gaëlle Balavoine, psychologue, psychothérapeute à la Maison Jacques-Ferron, Montréal, Canada.*

*Josette Garon, psychanalyste et superviseuse clinique à la Maison Jacques-Ferron, Montréal, Canada.*

sociaux concernés par la situation. Précisons que la psychothérapie est offerte à tous les résidents sur une base volontaire. Elle constitue un des multiples lieux de parole et de relation aménagés en vue d'élaborer et de travailler chacune des problématiques rencontrées, dans toute leur singularité. Certains espaces existent spécifiquement pour les résidents, certains autres sont pensés et utilisés par les différents intervenants (réunion d'équipe, coordination clinique, supervisions individuelle et collective, changements de quart de travail). Notre pratique, pratique à plusieurs, peut ainsi s'articuler à l'intérieur d'un cadre particulier et d'une démarche organisée, mais sait aussi s'appuyer pour une large part sur le travail dans l'informel.

Venus d'horizons cliniques et théoriques diversifiés, les intervenants se rejoignent tous dans une préoccupation partagée : donner voix, soutenir et accompagner le résident dans la singularité de sa quête, parfois de lui-même ignorée, pour se construire, s'éprouver, se penser comme sujet. C'est le fil conducteur de la psychanalyse qui sous-tend cette démarche. Comme le dit Paul-Claude Racamier : « Le regard psychanalytique permet d'éviter les solutions abusives, superficielles, désespérées, illusoires ou absurdes, que la peur et l'ignorance de la psychose n'ont jamais manqué de susciter<sup>1</sup>. »

Les sujets que nous accueillons depuis quelques années, majoritairement des hommes, sont globalement plus jeunes, parfois au sortir de leur première ou deuxième hospitalisation. Souvent aux prises avec la psychose, ils présentent fréquemment une problématique mixte, c'est-à-dire une problématique psychotique associée à des troubles de la personnalité ou du comportement, avec des antécédents plus ou moins réglés de toxicomanie. Ils n'ont parfois connu que le milieu familial, qu'ils quittent non sans ambivalence. En ce sens, nous avons affaire dans notre pratique clinique à des enjeux de séparation, de distanciation avec lesquels les sujets sont aux prises, enjeux

---

1. P.-C. Racamier, *Le psychanalyste sans divan*, Paris, Payot, 1993.

exacerbés par cette période particulière de leur vie : s'ils ne se considèrent plus tout à fait comme des adolescents, ils ne se reconnaissent pas encore comme appartenant au monde des adultes, et c'est là un des aspects de leur problématique identitaire. Depuis les débuts de la Maison Jacques-Ferron et au-delà des changements survenus étape après étape (organisationnels, d'équipe, de la clientèle, de référents théoriques...), la trame de fond du travail à la Maison Jacques-Ferron concerne la notion de subjectivation, ce processus continu par lequel un individu advient comme Je.

Parmi l'ensemble de nos références et approches théoriques, l'œuvre de Piera Aulagnier constitue pour nous une source importante d'inspiration et ne cesse de nourrir notre rencontre avec le psychotique, notre élaboration et notre écoute des représentations qu'il se fait de son rapport à l'autre, au monde, à lui-même et à sa propre pensée.

Représentation qui s'avère souvent catastrophique, au sens de représentation d'une catastrophe intérieure, représentation toujours souffrante, qu'elle s'exprime et s'actualise par une fureur bruyante et explosive ou, au contraire, par un retrait muet et annihilant. L'approche analytique permet que vienne se mettre en scène, se mettre en forme quelque chose du dedans, quelque chose d'un chaos pulsionnel terrifiant en écho à un trop (excès d'excitation de la part de l'autre ou de l'environnement) ou un trop peu (vide libidinal, désert environnemental).

Sous l'effet souvent de multiples traumatismes et surtout du désaveu de ceux-ci de la part de l'environnement (« il ne s'est rien passé » ou alors « tout est de ta faute »), plusieurs viennent à nous frappés d'un interdit de parole et de pensée, avec une totale absence de repères identificatoires assimilables. Le désaveu entraîne un autoclivage narcissique au sens où l'entend Sándor Ferenczi, c'est-à-dire fragmentation du sujet, expulsion d'une partie de lui-même, assignation d'une place inassumable et entrave des processus identificatoires. Tout ce qui est non représenté et non symbolisé ne peut prendre sens pour ce sujet, et est alors susceptible de réapparaître dans le

corps, dans des affects ou comportements inadéquats et extrêmes, dans des contraintes psychiques inexplicables. Le psychotique se trouve confronté non pas à des conflits entre des désirs inconciliables mais entre le délire ou la mort. Privé de la jouissance de son autonomie de pensée et face à l'insensé, il n'évitera parfois la mort psychique, quand ce n'est pas la mort physique, que par le recours à une construction délirante. Construction délirante qui, comme le dit Sigmund Freud, contient un « morceau de vérité historique » et tire sa force de sa source infantile en remplaçant « le morceau de réalité qu'on dénie dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée [...] le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée <sup>2</sup> ».

Face à chaque situation, la question se pose, pour le résident, pour soi-même, pour l'équipe : qu'est-ce que j'attends, qu'attend-il, qu'attend-elle ? Qu'est-ce que j'offre, qu'offre-t-il, qu'offre-t-elle ?

Léo est arrivé à la Maison Jacques-Ferron à la suite de ce qui semble avoir été une tentative de suicide. Il a sauté d'un viaduc au-dessus d'une voie rapide et a atterri sur un terre-plein qui a amorti le choc. Si la chute n'a pas été mortelle, elle lui a cependant laissé des séquelles physiques et psychologiques. Le dossier médical avec lequel Léo s'est présenté à nous après une longue hospitalisation parle de schizophrénie paranoïde. Son geste suicidaire paraît avoir été un mouvement de protestation, l'expression désespérée de son sentiment de n'être entendu ni des médecins qui s'en occupaient, ni des collectifs des droits des personnes en santé mentale. Léo ne reconnaissant pas son état et se montrant réticent à tout traitement, les médecins ont eu recours à une ordonnance de traitement et d'hébergement.

---

2. S. Freud, « Constructions dans l'analyse » (1937), dans *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, Puf, 1985, p. 280.

À son arrivée à la Maison Jacques-Ferron, Léo démontre de bonnes capacités d'organisation. Il semble respecter sans mal les règles de vie établies et concilier son travail avec les tâches qui lui sont attribuées. La souplesse des intervenants et leur acceptation d'aménager le cadre pour Léo lui permettent de poursuivre un travail qui le valorise. Ce qui sème sans doute un premier germe de confiance et de reconnaissance. Avec les autres résidents, Léo a des relations que l'on pourrait qualifier d'utilitaires. Il déplore par ailleurs son isolement social. C'est un résident qui ne fait pas beaucoup parler de lui, qui ne « fait pas de vagues » et qui, entend-on parfois dans l'équipe, ne nous donne que très peu accès à son monde intérieur.

Que le résident demande ce que la Maison offre, voilà en quels termes pourrait se formuler le désir de l'équipe. À première vue, la situation peut paraître idéale, voire idyllique ; cependant elle contient sans doute une part de vérité quant aux enjeux transférentiels. En effet, et peut-être de façon plus palpable dans cette phase qui correspond à l'arrivée d'un nouveau résident et aux premiers temps de son hébergement, il est fréquent d'observer une période sans l'ombre d'un accroc, sorte de lune de miel. Cette phase constitue probablement un moment privilégié où il nous est permis d'entrevoir ce qu'il peut en être de cette part du sujet qui nous demande de le rendre conforme à notre propre désir de soignant. Peu à peu, le résident s'installe, et cette demande, qui ne s'évapore pas, devient cependant moins discernable, imbriquée dans d'autres éléments qui se révèlent alors, et qui viennent nous apporter une vision plus complète et aussi plus complexe du sujet en question et de sa demande.

Il nous demande d'une part de l'accepter en tant qu'objet de notre désir et il s'offre comme objet de soin, si ce n'est objet à réparer. Et en même temps, il nous demande de l'identifier, lui, comme sujet, ayant ses propres désirs, de le reconnaître dans sa singularité. Nous comprenons que c'est la conjonction entre ces deux demandes qui s'avère parfois bien difficile à tenir. Ainsi, une grande partie de notre travail réside en notre capacité à entendre des demandes apparemment antinomiques et à s'en

faire les porte-parole. Ainsi peut-on recevoir des revendications d'un sujet psychotique qui nous semblent du côté de la mégalo-manie sans limites, de la toute-puissance, et, en même temps, identifier chez ce même sujet une demande de transmission d'un cadre qui contienne, d'une Loi qui lui permette de se tenir en dehors de la folie et de se remettre, pourrait-on dire, à l'intérieur de lui.

La première expérience psychotique de Léo est survenue dix ans auparavant. Nous en savons très peu, si ce n'est qu'il était traversé par l'idée que ses amis, mal intentionnés, l'espionnaient *via* les installations informatiques. Après avoir atteint un assez bon niveau d'études, le parcours de Léo est jalonné de plusieurs expériences significatives, autant sur le plan de l'emploi que sur le plan de la vie personnelle.

À partir d'éléments brefs et épars, nous arrivons à saisir combien les événements qui jalonnent le parcours de Léo peuvent venir alimenter le sentiment ou, plus encore, la certitude de ne pas avoir été entendu. Cet éprouvé trouve ses racines dans une période bien antérieure à sa première expérience de la psychose et des milieux de soins, inscrit en lui depuis son enfance. Au fil du temps, ce sentiment s'est probablement maintes fois confirmé en « malentendus » (justement), persistants dans sa relation aux autres, au monde et à lui-même. S'ils existent, les moments sont rares et fugaces où Léo se plaint de ce qu'il ressent comme la surdité du monde à son égard. C'est pourquoi l'essentiel du travail thérapeutique –   la Maison Jacques-Ferron, nous considérons que chaque membre de l'équipe exerce une fonction thérapeutique quel que soit son poste – r s de probablement dans cet effort de mise en mots, proposé au résident, en l'occurrence du côté de ce sentiment de ne pas être entendu.

De la position de témoin, de « secrétaire de l'aliéné » pour reprendre l'expression lacanienne, passer à la fonction de porte-parole : mettre en mots, prêter sa voix, pour répondre à la demande de reconnaissance, à la nécessité, au cœur du processus thérapeutique, de nomination de ce que le résident ne sait pas encore nommer lui-même de son éprouvé.

Il est bien des cas où la demande ne nous apparaît pas de manière explicite. Cela signifie-t-il pour autant qu'il n'y a pas demande ? Nous ne le pensons pas. « Pour nous, il y a demande dès qu'il y a un répondant », disait Piera Aulagnier<sup>3</sup>, ce qui en dit long sur notre fonction bien sûr.

Il se peut qu'une demande soit peu audible, voire silencieuse, ou emprunte des voies peu communes. Nous pensons ici à un autre résident, très discret lui aussi et dont un banal soupir, poussé dans un encadrement de porte ou en préparant le souper, a le potentiel, pour peu qu'on y soit sensible et qu'on le relève (autrement dit qu'on lui suppose une adresse et qu'on se sente un tant soit peu concerné par ce soupir), d'ouvrir sur des échanges qui n'auraient probablement pas eu lieu autrement.

Il se peut aussi que la demande soit d'une nature justement en rapport avec le silence qui la recouvre. Il est important de pouvoir faire la distinction entre la loi du silence, l'interdit et l'impossibilité de dire et même de penser d'une part, et le droit au secret d'autre part. Le déni et la loi du silence exercent une action psychique morcelante et destructrice sur la psyché, et représentent une blessure narcissique qui concerne l'identité du sujet et se situe au niveau de l'être.

Si, à certains moments, Léo semble disposé à nous donner accès à quelques bribes de sa vie, la majeure partie du temps, il est plutôt fermé et même assez fuyant. Il est vrai que cette attitude prendra au fil du temps plusieurs sens, y compris le souci de se préserver et de nous préserver éventuellement de son monde intérieur, nous laissant ainsi dans l'ignorance. Cependant, son silence nous paraît rejoindre ce que nous cernons de plus en plus comme une forte revendication chez Léo, à savoir la reconnaissance ou la préservation de son autonomie de pensée. Dans le champ de la santé mentale où il est si courant d'entendre parler d'autonomie – autonomie fonctionnelle en premier lieu –, nous entendons ici une tout autre dimension de l'autonomie, cette fois du côté de la pensée.

---

3. P. Aulagnier, « Demande et identification », dans *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, 1986, p. 166.

En même temps que s'exprime le sentiment de Léo d'être un « livre ouvert », prend sens le fait qu'il ne se livre pas, justement. À quoi bon dire, si l'enjeu principal est plutôt de préserver des limites entre soi et l'autre ? Par ailleurs, à quoi bon dire si on a le sentiment de ne jamais être entendu ? Tout se passe comme si cette autonomie de pensée constituait à la fois un droit et un besoin pour le sujet. Au regard de ces réflexions, nous pensons que notre travail consiste à entendre et à répondre à Léo sur ces deux éléments : un droit, à respecter, et un besoin, à identifier. Soulignons combien le temps est un allié de taille pour nous, intervenants. La construction d'un lien de confiance, nécessaire à ce type de travail, prend du temps. La toute première demande d'un résident est peut-être d'ailleurs tout simplement de pouvoir faire confiance à quelqu'un. À l'heure où le temps est devenu un luxe, nous nous estimons très chanceux de pouvoir proposer un hébergement d'une durée pouvant aller jusqu'à trois ans, et un suivi post-hébergement par la suite.

Pour revenir à Léo, il nous apparaît très important de ne pas simplement « lui foutre la paix » tel qu'il semble nous le demander parfois, mais aussi de nommer quelque chose de son besoin : cette possibilité d'avoir des pensées pour lui-même, de réfléchir par lui-même, d'avoir ses propres opinions, de garder ses idées pour lui. Alors seulement pourra s'ouvrir un espace psychique, un lieu pour la simple possibilité d'un Je, qui se construit ou se consolide dans la relation établie avec le désir d'un autre Je. Ainsi, Léo nous apprend à retrouver l'essentiel du « droit au secret », dont parle Piera Aulagnier en ces termes : « Se préserver le droit et la possibilité de créer des pensées, et plus simplement de penser, exige que l'on s'arroge celui de choisir les pensées que l'on communique et celles que l'on garde secrètes : c'est là une condition vitale pour le fonctionnement du Je<sup>4</sup>. »

---

4. P. Aulagnier, « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », dans P. Aulagnier et coll., *La pensée interdite*, collectif, Paris, Puf, 2009, p. 16.

Encore faut-il pouvoir penser et, subséquemment, choisir de communiquer. Or, comme le souligne Micheline Enriquez, « la clinique psychanalytique la plus élémentaire nous montre combien la notion et la possibilité de liberté de penser sont étrangères au psychotique (on lui vole sa pensée, on le force à penser ceci ou cela, il est parasité par telle ou telle pensée insolite...) et combien il est peu maître de son discours et débordé par l'effet des processus primaires<sup>5</sup> ». Il est, comme tout humain, « confronté à la nécessité d'avoir à penser pour survivre, et la terreur d'avoir à penser » pour reprendre la formule de Wilfred Bion. Or, comme le dit Wilfrid Reid : « La psyché est essentiellement un pensoir, c'est-à-dire une capacité de penser les pensées. Si la psyché n'a pas cette capacité, elle n'est pas fonctionnelle<sup>6</sup>. » C'est dire que le psychotique se trouve pris entre la nécessité vitale d'avoir à penser et la terreur engendrée de ce fait. Le défi est donc de taille : amener le résident à faire l'expérience du plaisir de penser. Encore plus, sans doute, faire l'expérience du bénéfice de la parole.

Devant le silence, il n'est pas toujours aisé de démêler l'écheveau des sentiments souvent contradictoires qu'il éveille chez les intervenants. Dans tous les cas, le temps de supervision peut aider à écouter et à entendre ce qui se dit, silencieusement ou bruyamment. Par l'écoute de l'écoute, favoriser le plus possible une mise en sens. Pour ce faire, nous tentons d'utiliser dans la supervision, tant du côté de l'intervenant que de celui du superviseur, notre propre capacité à éprouver, imaginer, élaborer. À son tour, la fonction de superviseur devient fonction de porte-parole, entre autres de ce que l'intervenant ne sait pas encore qu'il a éprouvé, perçu ou entendu, mais qu'il traduit, parfois à son insu, par ses associations et ses propres mots.

---

5. M. Enriquez, « Libres pensées », dans *Confrontation*, Paris, Aubier Montaigne, 1977, p. 99.

6. W. Reid, « Un nouveau regard sur la pulsion, le trauma et la méthode analytique. Première partie : Une théorie de la psyché », *Filigrane*, vol. 17, n° 1, 2008, p. 68-94, p. 88 pour la citation.

C'est ce qui peut nous permettre, par exemple, de reconnaître et d'identifier les différents types de silence à tel ou tel moment, en se demandant : s'agit-il d'un silence de contrainte imposé par un quelconque interdit inconscient de penser ou de parler ? Ou alors d'un silence défensif et protecteur devant l'angoisse de la relation et d'une possible intrusion ? D'un désir que surtout rien ne change ? Ou plutôt d'un silence nécessaire au sentiment d'intégrité psychique, à l'élaboration du Je ? Selon ce qui est envisagé, le mode d'intervention sera bien sûr différent, en rapport avec ce qui aura été compris du transfert actuel qui est en jeu.

La supervision, lieu d'écoute et de parole, offre un accueil et une possibilité d'élaboration du contre-transfert de l'intervenant. Comme le formule Serge Viderman, « il n'est pas de contre-transfert qui ne soit gouverné aussi par quelque tache aveugle. C'est à cause du contre-transfert que des choses nous échappent ; c'est grâce au contre-transfert que nous percevons toutes les autres <sup>7</sup> ». Une des fonctions du superviseur consiste à repérer, pointer, souligner ce qui se manifeste du contre-transfert de l'intervenant pour permettre son utilisation maximale comme outil d'appréhension de sens et outil d'intervention, et réduire son potentiel d'aveuglement et de paralysie. Le travail d'élaboration aura bien sûr à se poursuivre ailleurs, le superviseur n'étant pas l'analyste de l'intervenant. Il peut cependant l'aider à mettre au jour ce qui, de son inconscient et de ses conflits internes, est mis en branle et sollicité par le discours et les agirs des résidents, parfois en écho à sa propre angoisse et à sa propre souffrance.

Sentiment d'impuissance, par exemple, provoqué par le silence de Léo, ou d'agressivité suscitée par le fait qu'il ne semble rien demander, rien vouloir partager, d'angoisse devant celui qui s'obstine à demeurer étranger, quand ce n'est un soulagement d'avoir un résident qui ne dérange pas, sourd alors à sa détresse. Le travail en supervision représente un processus

---

7. S. Viderman, *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970, p. 49.

susceptible d'éviter à l'intervenant d'être entraîné à répéter lui-même le trauma ou le déni dont le résident a autrefois été victime. Une équipe, par exemple, peut être tentée de répéter le rejet de jadis en faisant d'un résident le bouc émissaire objet de toutes les récriminations, ou alors exercer une forme de séduction inconsciente pour sortir un résident de son symptôme.

Le désir de changer à tout prix un comportement ou d'éliminer rapidement un symptôme représente souvent une réponse à l'angoisse suscitée par un résident particulièrement difficile, agité ou apathique. Or, non seulement il serait illusoire de tenter de convaincre un paranoïaque de l'inexistence de l'écoute électronique à son encontre, mais il pourrait être dévastateur de faire taire un délire compensatoire qui lui procure une valorisation narcissique nécessaire à sa survie. Le délire a une fonction, un sens, s'inscrit dans l'histoire du sujet, et tire sa force de puissants mouvements pulsionnels. En réponse à la profonde blessure narcissique que représente le sentiment de n'avoir jamais été écouté, jamais entendu et pour échapper à l'angoisse d'anéantissement, Léo échafaude un délire persécuteur dans lequel on l'écoute électroniquement, on l'espionne, donc on se préoccupe de lui. N'est-ce pas là aussi l'expression d'un profond désir que l'on entende enfin ce qui, depuis le plus lointain de son enfance, n'a jamais été entendu, soit paradoxalement de pouvoir garder ses pensées pour lui ? Piera Aulagnier<sup>8</sup> a très bien traduit ce désir du psychotique qui, dépossédé de toute possibilité de jouir de son autonomie de pensée, tente de lutter contre cette perte par l'appel à une construction délirante.

La certitude dont est empreinte la construction délirante ne pourra éventuellement être ébranlée que grâce à la relation transférentielle, et encore faudra-t-il beaucoup de temps. Prendre le temps, mais aussi y mettre la forme, tenir compte de multiples facteurs à considérer et faire preuve de ce tact si cher à Sándor Ferenczi. Si nommer est important, le comment et le moment le sont tout autant, et ne pas en tenir compte confronte

---

8. P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf, 1975.

au risque de faire vivre à l'autre une effraction dévastatrice et intolérable. C'est ce que j'apprends à mes dépens, il y a fort longtemps de cela, suite à ce que je considère comme une erreur de tact justement. J'avais alors interprété à quelqu'un, suite au récit d'un rêve, le mouvement de haine, et seulement la haine, que le rêve mettait en scène... entre autres choses. Pourquoi avais-je alors fait le choix de nommer spécifiquement la haine ? Je le comprends par la suite, prenant conscience à quel point mon propre aveuglement sur mon contre-transfert, sollicité par le rêve, m'y avait poussée. Entre-temps, l'effet avait été très violent pour cette femme qui s'était alors sentie définie, identifiée dans sa totalité, comme haineuse, elle qui dans sa famille avait été mise à la place de la « méchante », la meurtrière qui allait faire mourir sa mère. Parole violente, non en ce qu'elle aurait nommé faussement un sentiment, mais parce qu'elle ne pouvait être reçue que comme une parole accusatrice et narcissiquement blessante. Nous allons mettre un long temps à perlaborer toute cette situation née d'un impact transféro-contre-transférentiel. Pour le superviseur, évoquer ainsi ses propres expériences, et erreurs, en supervision peut parfois, de par l'effet de rencontre, sensibiliser au risque toujours présent de répéter la violence dont trop souvent le sujet a été la victime impuissante. Ainsi en serait-il de qui voudrait à tout prix faire parler, savoir ce que pense une personne dont toute l'histoire est jalonnée d'intrusions et d'empiètements.

Un événement, entre Daniel et Sacha, d'une apparente banalité. Le second ouvre, sans frapper, la porte de chambre du premier pour lui faire part de quelque chose. Frustré, Daniel, quelques minutes plus tard, se met à hurler et donne un coup si violent dans la porte que son poing passe au travers et il se blesse sérieusement la main. Dans l'impossibilité de dire quelque chose de sa frustration, Daniel devient l'objet et la victime de sa propre violence. L'équipe amorce aussitôt avec lui un processus de réflexion, de mise en mots et de mise en sens de ce qui vient de se passer. Daniel interrompt brusquement la rencontre par un « J'en ai marre ! Marre de vous tous ! Marre d'être ici ! De toute

façon je vais me suicider ! » Daniel est rencontré à nouveau quelques heures plus tard pour reprendre, plus calmement cette fois, ce qui, d'abord agi contre le mobilier de la maison et contre lui-même, s'est répété dans la relation transférentielle à certains intervenants. Répétition d'un vécu traumatisant avec une mère aux limites floues, pour ne pas dire inexistantes, entre le corps de son fils et le sien, entre sa vie et la sienne, entre sa psyché et la sienne. La rencontre permet de nommer les affects mobilisés par la situation, prenant le risque bien sûr de répéter l'empiètement de la mère sur sa psyché (d'où la première sortie brusque de Daniel) ; répéter, mais cette fois en reconnaissant l'impact des intrusions, même mineures, et en validant l'éprouvé de Daniel, exerçant ainsi la première fonction du porte-parole. Mais, également, cadrer le comportement de Daniel, assumant l'autre fonction du porte-parole, porte-parole de la Loi, du social, des règles de la vie en groupe à la Maison Jacques-Ferron. N'attaquer physiquement ni les autres, ni lui-même, ni le mobilier. Trouver avec lui d'autres solutions, plus rassurantes, pour le protéger de lui-même. Cette situation a fortement sollicité le contre-transfert de l'équipe et fait appel à sa fonction de porte-parole dans sa double valence.

Des mises en situation thérapeutiques ponctuelles comme celle-là viennent s'ajouter aux autres lieux de parole plus ou moins formalisés avec les résidents : thérapie, rencontres psychosociales, réunion statutaire des résidents, auxquelles s'ajoutent des échanges dans des lieux parfois moins menaçants pour eux comme le salon, la cuisine, ou alors à la faveur de différentes activités. De la même manière qu'il existe une souplesse relative du cadre à l'intérieur de certaines balises, ainsi existe-il une variété de lieux de parole possibles, tant pour les résidents que pour les intervenants. Pour ces derniers, en plus de la supervision individuelle, il y a la supervision collective, les rencontres d'équipe, le travail ponctuel avec d'autres thérapeutes, les rencontres sur demande avec la direction, sans compter les échanges « entre deux portes ». Cette pluralité offre des pôles d'identifications partielles multiples au service de l'introjection

de la fonction et du processus thérapeutique. La supervision individuelle est par ailleurs le lieu privilégié pour élaborer, dans la plus stricte intimité et confidentialité, certains enjeux contre-transférentiels. Lieu où les intervenants peuvent exprimer les angoisses parfois profondes éveillées par le pulsionnel intense de certains résidents. Un sentiment très fort d'impuissance, de découragement ou d'échec peut se développer, soit à la faveur de la résistance et du refus d'un résident de quitter le confort de la Maison Jacques-Ferron, manifesté par un mouvement de régression, soit à l'inverse au moment d'une interruption de séjour ou d'un départ prématuré. Devant ce qui peut être vécu comme une blessure narcissique, n'est-on pas toujours à risque d'avoir recours à un mécanisme de déni ? N'est-on pas toujours à risque de désavouer, en la banalisant pour en éviter la charge de souffrance, la gravité de l'impact d'un départ tant du côté des résidents que de celui des intervenants ?

Ne sommes-nous pas par ailleurs tous confrontés à la question de nos limites et du deuil à faire du rêve d'un savoir et d'une technique qui nous assureraient le confort narcissique de la certitude théorique et thérapeutique ? C'est là une autre forme, sans doute, que prend le vœu narcissique dont parle Piera Aulagnier, vœu narcissique qui s'exprime aussi dans la demande que nous adresse un résident de lui donner, dans une réalisation totale de son désir, sans manque, sans faille, ce qu'il n'a jamais eu. Désir ainsi exprimé par un fantasme tel que : « Si je retourne chez mes parents, tout va s'arranger » ou alors « Il faut que j'y retourne pour sauver ma mère ou mon père, ou ma relation avec eux. » Nostalgie de ce qui n'a pas été, d'un avant mythique. Avant mythique, enfant originaire, enfant tout-puissant, enfant imaginaire pour Conrad Stein, enfant à tuer pour Serge Leclair, au fondement de la nostalgie d'un paradis perdu. La subjectivation ne peut se faire qu'au prix du meurtre de cet enfant, du deuil des objets originaires.

Encore faut-il pouvoir entendre dans le langage de l'adulte le langage infantile qui n'a jamais trouvé de voix. Entendre un éprouvé d'enfant dont jamais personne ne s'est fait le porte-parole.

Suite à un échange en supervision, une thérapeute avait décidé d'offrir à un résident de faire la thérapie dans sa langue maternelle, qui était également la sienne, et de dessiner ses objets persécuteurs qu'il ne savait décrire. Il avait échafaudé une construction délirante qui, comme le dit Sigmund Freud, contient « un morceau de vérité historique » et tire sa force de sa source infantile. Le résident a pu parler longuement et donner un statut de représentation psychique à ses personnages. Chacun représentait une partie de sa vie psychique, de ses conflits internes : un surmoi tyrannique et sévère, un père persécuteur et meurtrier, une mère sourde et rejetante. Grâce au substrat matériel du dessin et maternel de la langue, il a pu se réapproprier sa subjectivité, se réapproprier soi-même comme sujet de son éprouvé, de sa vie, de son histoire. Dans l'actuel de la relation thérapeutique et grâce au transfert, il a pu coconstruire et dérouler le fil de son histoire, s'en faire des représentations.

Devant le vide ou l'insensé, la recherche d'intelligibilité passe par le processus d'historicisation auquel Jacques Lacan a consacré de belles pages : « L'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historicisé dans le présent » et, plus loin, « le centre de gravité du sujet est cette synthèse du passé qu'on appelle histoire<sup>9</sup>. » La méthode analytique, entre écoute et parole, la disponibilité des intervenants et la stabilité du cadre permettent de donner accès à un sujet, à un Je.

La fonction de porte-parole et la coconstruction représentent les jalons d'une historicisation/subjectivation qui relève d'une nécessité puisqu'elle ouvre, grâce à la temporalisation, une lueur d'espoir d'avoir un avenir, un avenir qui échappe à la répétition d'un passé traumatique ou à la projection d'un destin grandiose et mégalomane. Le projet paranoïaque de sauver l'univers en instaurant le socialisme universel se transformera ainsi pour un résident en un engagement concret, plus modeste mais réaliste, dans un parti politique à visées sociales.

---

9. J. Lacan, Le Séminaire, Livre II, *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Le Seuil, 1975, p. 19.

Nous laisserons une ancienne résidente se faire la porte-parole des limites mais aussi des possibilités de réalisation que peut offrir la Maison Jacques-Ferron. L'ayant quittée depuis de nombreuses années, Marielle n'avait jamais voulu revenir à la Maison, y ayant trop de souvenirs d'une période douloureuse. Elle est cependant venue pour le vingtième anniversaire. « Bien sûr, dit-elle, je demeure une personne très fragile, mais maintenant je sens quand ça risque de ne pas aller et je fais attention. Mon séjour à la Maison Jacques-Ferron a changé ma vie : j'ai un amoureux et un travail que j'aime beaucoup... Je travaille auprès de gens qui ont des problèmes de santé mentale. »